

COMPTE-RENDU DU COLLOQUE « PARIS – ASIE »

Vendredi 14 janvier, s'est tenu dans les Salons de l'INALCO un colloque sur « la présence intellectuelle asiatique à Paris », colloque qui fait suite à la récente parution d'un ouvrage, le *Paris Asie*, dont le titre évocateur rappelle la série des *Paris Afrique* ou encore *Paris Maghreb*, parus aux éditions la Découverte. Plusieurs spécialistes de pays asiatiques ont donc bien voulu partager leurs connaissances sur ce thème autour d'une table « ronde » (un peu carrée tout de même, comme n'a pas manqué de le faire remarquer l'ambassadeur du Laos), parlant avec enthousiasme, humour et parfois passion, d'un phénomène qui a profondément marqué à la fois la capitale française mais aussi les sociétés asiatiques. Voici un bref compte-rendu de ce colloque.

Intervention de Mr Gilles DELOUCHE, président de l'INALCO et professeur de littérature thaï

C'est le président des Langues'O, Mr Gilles Delouche, qui a introduit le colloque, rappelant que l'Institut fête ses 150 ans d'enseignement de langues asiatiques. Le chinois y fut enseigné dès 1873 et, chose assez remarquable, par un chinois, le premier sans doute à être sollicité pour enseigner en France. Professeur de siamois, G. Delouche décrit quelques figures marquantes d'intellectuels thaïlandais ayant séjourné en France et particulièrement à Paris. La première est celle du roi Rama V, ou Chulalongkorn, venu en Europe à deux reprises, en 1897 à des fins officielles et politiques –le royaume de Siam est en effet encerclée par l'empire indochinois et l'empire des Indes ; ce voyage a pour objectif de prouver au monde occidental que le Siam tient sa place dans le « concert des nations »- et également en 1907, pour mieux sans doute découvrir la culture européenne. Ces deux voyages vont favoriser le développement d'une politique d'achat d'œuvres d'art par le royaume mais surtout voir la naissance de véritables rapports culturels et intellectuels entre la France et le Siam. Le début du XX^{ème} siècle marque le démarrage d'attributions de bourses d'études. Parmi les étudiants venus en France, Pridi Phanomyong et Phibun Songkhram sont les plus charismatiques. Le premier devient juriste, le second entreprend des études en sciences militaires ; tous deux sont les principaux artisans de la révolution de 1932 qui voit l'abolition de la monarchie absolue au Siam en faveur d'une monarchie constitutionnelle. Malgré leur parcours antagonistes, leur séjour universitaire à Paris a largement favorisé l'émergence d'idées démocratiques et républicaines, idées qui vont façonner la modernisation de la Thaïlande dans la première moitié du XX^{ème} siècle. Une quatrième figure, méconnue mais pourtant représentative à sa manière de l'influence de Paris sur l'émergence d'une sensibilité intellectuelle asiatique est celle de Sœn Sikasibat. Jeune thaï débarqué à Paris en 1940, il est bientôt enrôlé dans la résistance comme correspondant entre les groupes de Paris et de Normandie. A la fin de la guerre, le gén. Leclerc le fera même soldat d'honneur pour les services rendus à sa patrie d'accueil. Ce n'est pas vraiment un hasard si Sœn se verra confié l'enseignement du siamois en 1941 à l'INALCO.

Au regard de ces parcours de vie différents, on ne peut s'empêcher de se poser la question suivante : qu'est-ce qu'un intellectuel ? Qu'est-ce qu'un intellectuel *à Paris* ? Des éléments de réponse se trouvent dans les actions entreprises par ces quatre hommes qui ont risqué leur vie, non pas seulement pour eux mais aussi pour un idéal, dont la France et Paris en tête semblaient à une certaine époque porter les couleurs avec éclat.

Intervention de Mr Khamliene NHOYVANISVONG, ambassadeur du Laos auprès de l'UNESCO

Son excellence, Khamliene Nhoivanisvong, ambassadeur délégué permanent de la République Populaire du Laos auprès de l'UNESCO prend à son tour la parole afin de raconter, anecdotes à l'appui, l'arrivée en plus grand nombre des Laotiens en France dans la période d'après-guerre. Depuis 1975, ce sont ainsi environ 60.000 laotiens qui sont arrivés en France. D'après Mr K. Nhoivanisvong, c'est la recherche d'un idéal de bonheur qui a poussé ces laotiens à quitter leur pays pour la métropole française. Mais très vite apparaît le dilemme propre à tout expatrié : comment garder sa propre identité culturelle à l'étranger ? Autrement, faut-il renoncer à ses valeurs (Mr K. Nhoivanisvong insiste sur les valeurs de respect aux anciens), à sa langue (la troisième génération n'est souvent plus capable de parler dans sa propre langue maternelle avec les aînés), à ses traditions pour adopter en tous points celles du pays d'accueil ? L'ambassadeur parle de phénomène d'acculturation mais prévient d'emblée : « l'éloignement ne signifie pas la perte des traditions ».

Intervention de Mme Cam THI DOAN, spécialiste de la littérature vietnamienne contemporaine

Le troisième intervenant est *une* intervenante. Il s'agit de Mme Cam Thi Doan, doctorante spécialiste de la littérature vietnamienne. L'auteur dont elle présente brièvement l'œuvre s'appelle Do Khiem. Né à Haiphong, il fait ses études dans un lycée français et part à 14 ans pour la France. Ce voyage n'est que le premier d'une longue série de séjours à l'étranger, dans des conditions parfois très difficiles (engagement dans l'armée au Vietnam, combat lors du siège de Sarajevo, etc.). L'expression qu'il va d'ailleurs inventer – « je me voyage » - lui va très bien.

Son œuvre même semble poser la question des buts du Voyage. Partir, mais pourquoi ? La France, l'Europe, les Etats-Unis, etc. A l'image des intellectuels vietnamiens de l'époque, la France s'impose comme un passage obligé avant de découvrir le monde. La langue est d'abord une porte ouverte vers les écrits d'auteurs francophones engagés, de Yourcenar à Babel. La société française est tantôt adorée tantôt rejetée. Les sentiments de la communauté vietnamienne toute entière sont ambivalents à l'égard de la France : comment vivre au quotidien la « double culture » ? Do Khiem aimerait faire de cette ambivalence un accomplissement permettant aux vietnamiens de mieux vivre leur éloignement. Mais son œuvre est elle-même partagée entre des exils successifs et les élans de la création. Quand il écrit dans une revue des Etats-Unis, où il s'installe définitivement à partir des années 1980, « suis-je vietnamien de la Porte d'Ivry », on peut se demander jusqu'à quel point la culture française a influencé son œuvre.

Mme C. Thi Doan termine en soulignant que la nostalgie est un thème très populaire pour les vietnamiens d'outre-mer. C'est peut-être en parce que Paris, avec ses paillettes et ses promesses de bonheur, porte en elle « l'image parfaite d'idylles ratées et tronquées par des départs ». Ces départs, que bon nombre d'intellectuels vietnamiens estiment comme essentiels pour mieux se connaître...

Intervention de Mr Pierre BROCHEUX, historien, spécialiste du Vietnam

Dans la suite de l'intervention de Mme C. Thi Doan, Pierre Brocheux entreprend d'expliquer l'historique de l'immigration indochinoise et vietnamienne dans l'entre-deux-guerres. Il s'agit d'un phénomène de masse, où les événements sont si marquants que P.

Brocheux parle d'« histoire partagée » entre ces immigrés et les français. La première décennie du XX^{ème} siècle voit l'arrivée en France des premiers intellectuels vietnamiens, qui préféraient auparavant étudier au Japon. Ce phénomène est principalement dû à la fermeture de l'université de Hanoi et au fait que l'enseignement du français est dispensé dans une nouvelle université libre, ouvrant la porte au départ. Le voyage à l'Ouest remplace petit à petit celui vers l'Est...

Comme le souligne P. Brocheux, le voyage vers la France exprime une réelle ambition mais aussi un désir de liberté associé à l'image qu'à la France à cette époque, celle d'une nation éclairée. Ces impressions sont renforcées par l'appui que certains français libéraux ou encore la Ligue des droits de l'homme accordent au mouvement anti-colonialiste. Ce soutien favorise la confiance des patriotes vietnamiens en l'avenir de leur pays d'origine. La France semble les comprendre.

Si la période de l'entre-deux-guerres est marquée par l'émergence d'une telle sympathie, l'attitude du gouvernement français vis-à-vis des pays colonisés pendant et après la Seconde guerre mondiale va entraîner la perte des illusions pour tous ces intellectuels. De retour au Vietnam, ils rentrent bien souvent au Parti ou entreprennent de militer pour l'indépendance, jouant tantôt des armes, tantôt du stylo. Ce bout d'« histoire partagée » pose la question du rôle des intellectuels vietnamiens dans la société.

Intervention de Mr Kazuhiko YATABE, sociologue, spécialiste du Japon

A la même période critique, le parcours des intellectuels japonais à Paris paraît tout à fait atypique. Leur approche du monde occidental n'est pas teintée de revendication anti-colonialiste. Alors qu'à l'intérieur de ce « monde occidental », les Etats-Unis, le Royaume-Uni ou encore la France ne sont pas porteurs des mêmes images auprès de l'élite japonaise. Si les Etats-Unis sont synonymes de richesse économique, l'Allemagne et le Royaume-Uni symbolisent plutôt la puissance militaire et politique. Quant à la France, malgré la compétition féroce qu'elle mène avec les autres grands empires de l'époque, apparaît comme une parenthèse culturelle sur la scène internationale. Ce sont des centaines de milliers de japonais qui quittent ainsi leur pays pour aller à l'Ouest, quelles soient leurs motivations. Comme le souligne Mr Kazuhiko Yatabe, « on ne peut pas comprendre la migration vers la France sans tenir compte du million de japonais partis aux Etats-Unis et au Brésil » dans le but de s'enrichir.

Pour illustrer ses propos, Mr K. Yatabe raconte le parcours d'Arô Naito (1883-1977), un des nombreux artistes japonais venus séjourner à Paris dans les années 1930. Fasciné par la culture et la langue française, Arô Naito représente l'« intellectuel studieux » et passionné, prêt à s'investir corps et âme dans ses travaux de traduction et d'écriture. Il considère l'assimilation des différents aspects de la culture française comme un devoir moral envers son peuple. Car il s'agit rien de moins d'un apprentissage grandeur nature des finesses de cette culture dite « légitime » et dont la transmission auprès d'un plus large public japonais est une affaire de patriotisme. Au regard de cet exemple, on prend à peine conscience de l'influence que pouvait avoir la France à une époque où le monde était secoué par une vague démocratique et républicaine.

Intervention de Mr Jacques NEPOTE, historien, spécialiste du Cambodge

La situation sociale actuelle du Cambodge et la période des Khmers Rouges sont deux barrières à l'étude systématique et complète de l'histoire de ce pays. Ce constat

pessimiste annonce d'autres difficultés, dont celles de comprendre le rôle des intellectuels cambodgiens dans l'évolution de leur société.

Depuis les premiers départs vers la France, l'immigration khmère est un phénomène ponctuel et les jeunes étudiants ont l'habitude de rester quelques années avant de repartir au Cambodge, emportant des idées révolutionnaires avec eux ! C'est ainsi que la société cambodgienne traditionnelle s'est trouvée perturbée car cette nouvelle élite, rompue aux systèmes de lois français, voulait réformer le pays, à commencer par la formation de cadres dirigeants dans l'administration et dans l'armée. En 1870 est créée la première école cambodgienne à Paris, rue de l'Observatoire, témoin de la dynamique d'immigration des indochinois dans la capitale. Ces échanges ont des effets positifs sur le Cambodge : naissance de la première imprimerie, parution d'un dictionnaire khmer-français, etc. Ce processus de modernisation fonctionne comme une « greffe culturelle » explique J. Népote.

La Première guerre mondiale marque pourtant un tournant dans les relations entre les cambodgiens et la métropole. Alors que certains cambodgiens s'enrôlent dans l'armée française par « amour » du pays, un sentiment de patriotisme mêlé à celui de fierté voit le jour. Le premier journal khmer à tendance nationaliste est créé par un ancien soldat, au début des années 1920.

Aujourd'hui, l'acculturation des cambodgiens en France a atteint un niveau extrême et, à l'image des laotiens de France, le fossé se creuse entre les générations.

Intervention de Mr Esteban MAGANNON, anthropologue, spécialiste des Philippines

Les relations entre la France et les Philippines sont loin d'être évidentes et l'on peut se demander quel type d'influence a eu la France sur la culture philippine. Contrairement aux autres élites asiatiques, les Philippines viennent en France davantage pour étudier dans des domaines scientifiques tels la médecine, l'agronomie et les sciences militaires. Les intellectuels philippins se mobilisent bientôt contre le colonialisme et les formes d'impérialisme.

Alors que les Philippines se soulèvent, les intellectuels philippins de Paris sont appelés des « Philipbustero », autrement dit des révolutionnaires dangereux. A en croire le gouvernement philippin de l'époque, ces érudits diplômés de la Sorbonne ne sont rien moins que des communistes en puissance !

Au regard de ces faits et anecdotes historiques, la France serait-elle une usine à fabriquer des révolutionnaires aux idées saugrenues telles que la défense des droits de l'homme et la démocratie ? Après tout, Paris (et particulièrement la Sorbonne) était un passage obligé durant cette période critique de l'entre-deux-guerres et, comme le souligne Pascal Blanchard, auteur de *Paris-Asie : 150 ans de présence asiatique dans la capitale*, « ne pas avoir étudié à Paris, [c'était] ne pas avoir compris une partie du monde moderne qui fonctionnait sur des bases démocratiques ». Autrement dit, les intellectuels asiatiques, nouveaux venus sur la scène des bouleversements internationaux, devaient à leur tour digérer ces idées avant de les adapter à leur propre société. Les marques laissées par la Commune de Paris (1870) ont profondément modifié la manière d'envisager l'Etat et la société des intellectuels et hommes de sciences asiatiques.